

MON FILM

CINÉ POUR TOUS

20th



William HOLDEN
et Nancy OLSON
dans

midi, gare centrale

Film PARAMOUNT

AVIS IMPORTANT

Cette rubrique est ouverte à nos lecteurs aux conditions suivantes :

1° Chaque lettre ne doit contenir que trois questions.

2° Toutes les réponses seront publiées ci-dessous, au pseudonyme (court) choisi. Nous ne pouvons répondre directement par lettre.

3° Vu l'abondance des demandes, le délai de parution des réponses est actuellement de trois mois environ.

4° Nous ne publions pas d'adresses. Ceux de nos lecteurs qui désirent écrire aux artistes (cinéma seulement) peuvent nous envoyer leurs lettres en inscrivant simplement sur l'enveloppe le nom de l'artiste (affranchir à 15 francs pour les artistes résidant en France et à 30 francs pour l'étranger). Cette lettre affranchie, destinée à l'artiste, doit nous être envoyée sous une autre enveloppe à notre adresse, affranchie à 15 francs. Nous transmettons aussitôt (lettres exclusivement).

(Nous ne pouvons accepter que les timbres français et les coupons - réponse internationaux.)

JULIE DE CARNEILHAN. — Je n'ai pas de renseignements sur le club Edwige Feuillère. —



Gisèle PASCAL

dans

La petite Chocolatière
(photo Hoche-Productions)

Edwige Feuillère vient de tourner *Le Cap de Bonne Espérance*. Prochain film : *Les Fruits de l'été*, quelle tournera dans six mois.

ÉTOILE D'ORIENT. — Artiste né en 18 avril : Barbara Hale (1922). — Les interprètes de *Caroline chérie* (1950) sont : Martine Carol (Caroline de Bièèvres), Jacques Dacquin (Gaston de Salanches), Paul Bernard (Boismussy), Jacques Clancy (Georges Bertier), Pierre Cressoy (Pont-Bellanger), Maré Déa (M^{me} de Coigny), Jacques Bernard (Henri de Bièèvres), Jacques Varennes (marquis de Bièèvres), Colette Régis (marquise de Bièèvres), Raymond Souplex (Belhomme), Nadine Alari (Charlotte Bertier), Yvonne du Bray (la marquise), Robert Sella (le commissaire), Jeanne Marken, Alfred Adam, Marcelle Parion, Desny, Barbulie et Germaine Kerjean (la Chabbaines). — Distribution du *Pirale de Capri* (1949) : Louis Hayward

★ Entre nous ★

(Analfi-Sirocco), Binnie Barnes (la reine), Massimo Serato (baron Holstein), Mariella Lotti (Mercédès). — Louis Hayward est américain, mais né en Afrique du Sud, à Johannesburg, le 19 mars 1909. Cheveux châtain, yeux bleus, 1^m 77. Il porte son vrai nom et est divorcé d'Ira Lupino.

JOJO POUR MICHÈLE. — Hélas Jojo, impossible d'abréger pour vous le délai de parution de cette réponse. — Michèle Morgan (Simone Roussel) est divorcée de l'Américain William Marshall et remarquée au Français Henri Vidal. Elle a un fils de six ans de son premier mariage : Michael. Elle est née près de Paris, à Neuilly-sur-Seine, le 29 février 1920. Elle a les cheveux châtain (décolorés en blond), les yeux bleu pâle et mesure 1^m 64. Elle tourne : *Griboille* (son premier grand rôle, 1936), *Quai des brunes*, *Orange*, *L'Entraîneur*, *Le Réel de corail*, *Les Musiciens du ciel*, *Remorques*, *La Loi du Nord*, *Un tel père et tel fils*, *Amour et swing*, *L'Évadée*, *La Symphonie pastorale*, *Première déshérence*, *Fabiola*, *Aux yeux du souvenir*, *Maria Chapdelaine*, *La Belle que voilà*, *Le Château de verre* et *L'Étrange Madame X...*

QUAND SAURAI-JE ? — Esther Williams paraîtra encore dans plusieurs films M.-G.-M. — Pour ce qui concerne votre deuxième question, il s'agit d'un « bobard » ! — Nous avons publié *Le Plus joli péché du monde*, et publions *La Maison Bonnadieu*, *Chanson païenne*, pour les autres, je ne puis encore préciser.

JEANOTT. — Pourquoi ce s enfants ne seraient-ils pas « réellement nus » ? S'il est nécessaire qu'un enfant nu paraisse dans une scène de film, c'est évidemment un enfant nu qu'il faut y faire figurer...

LE PIAFISTE. — Je ne donne pas d'adresses d'artistes ; veuillez lire l'avis ci-dessus. — Edith Piaf (Edith Gassion) est née le 19 décembre 1915 à Paris. Elle est célibataire, a les cheveux châtain, les yeux bleus et mesure 1^m 52.

UN ADMIREUR DE J. R... — Jane Russell, née le 21 juin 1919 à Benig (Minnesota, U. S. A.), est mariée à un footballeur américain. Pas d'enfant. Elle a les yeux marron, les cheveux bruns et mesure 1^m 67. Nous l'avons vue dans *Le Banni*, *L'Esclave du soir* et *Vissage pâle*.

NICOLAS MINIDO. — Et le pseudo ? — Patricia Neal, née le 20 janvier 1924 à Packard (Tennessee, U. S. A.), a les cheveux blonds, les yeux bleus et mesure 1^m 65. Nous l'avons vue dans *Le*

Rebelle, *Le Roi du Tabac*, *Le Derrière voyage*, *Opération dans le Pacifique* et *Secret de femmes*.

RAMUNTCHO. — Claude Nollier a quitté la Comédie-Française depuis six mois environ. Elle n'était pas sociétaire, mais pensionnaire. Les renseignements sur le répertoire de la Comédie-Française ne sont pas de mon ressort. Nous nous occupons ici de cinéma. — Claude Nollier a les cheveux châtain-jaune, les yeux noisette et mesure 1^m 69. Elle est née à Paris il y a vingt-huit ans.

LULU PARIS. — Lysiane Rey a les yeux marron et mesure 1^m 64. — Jacqueline Porel, yeux marron, 1^m 67. — Jacqueline Pierreau, yeux verts, 1^m 66.

FLAVIENNE. — Films de Roger Blin : *Douce*, *Pour une nuit d'amour*, *Hans le marin*, *Histoires extraordinaires*, *Orphée et La Taverne de New Orleans*. — Révélée de Claudine Dupuis : *La Ferme du Pendu*, *La Foire aux châteaux*, *Quai des Orfèvres*, *Le Fort de la solitude*, *Les Aloués de Monsieur Wens*, *Cargaison clandestine*, *Le Crime des jattes*, *La Maison du printemps et Bobo*...

BEAU BLOND. — Mon obligant lecteur INCOGNITO me signale qu'il existe une production anglaise intitulée *Le Monstre de Londres*, dont les interprètes sont Henry Hull, Valerie Hobson et Alan Gold. Ce film Arthur Rank serait sorti en France en 1945. Il n'a pas été présenté à la presse et m'avait donc échappé.

MONIKA. — Si le total de votre commande est peu élevé, envoyez-nous des timbres-poste. Si la somme est plus élevée (100 francs et au delà), allez à la poste et envoyez-nous un mandat, ou mieux encore un mandat-chèque (le numéro de notre compte courant postal, Paris 5492-99, figure chaque semaine au bas de la page 2 de « Mon Film »).

LUCE. — Impossible de rééditer les numéros épuisés de « Mon Film », je l'ai déjà dit. D'ailleurs, je prends mal votre question : nous avons en effet publié *Le Diable au corps* et *La Châtreuse de Parme* et ces numéros sont épuisés. Mais comment rééditerions-nous *Les Vistiteurs du Soir* et *Les Enfants du Paradis* que nous n'avons jamais publiés ? Quel qu'il soit, aucune possibilité de faire paraître ces films maintenant.

FLEUR DE CHAMPAGNE. — *Les Jours heureux* et *Les Beaux jours* sont deux films différents. — *Les Jours heureux*, réalisé en 1941, était interprété par Pierre Richard-

Willim (Michel, l'aviateur), Juliette Faber (Pernette), François Périer (Bernard), Monique Thibaut (Marianne), André Bervil (Olivier), Jeanine Viénot (Francine) et Jean Clarieux (le mécano). — *Les Beaux jours* (1935) avait pour interprètes : Simone Simon (Sylvie), Jean-Pierre Aumont (Pierre), Raymond Rouleau (Boris), Roland Toutain (Charles), Charpin (le patron de l'hôtel), Pierre Larquey (le père de Pierre), Maurice Baquet, Jean-Louis Barrault, etc. — C'est par erreur que *Trois, six, neuf* figure dans l'énumération des films d'André Luguet. Il créa à la scène cette pièce qui fut un grand succès, mais lorsque l'œuvre fut portée à l'écran son rôle (celui de Pierre) passa à René Lefèvre. Renée Saint-Cyr, Meng Lemoine et Jean Wall sont les autres interprètes du film. Je vous en ai d'ailleurs donné la distribution dans notre n° 241, p. 8. — Non, le bébé que l'on voyait dans *Les Frères Bonquignon* n'est pas le fils de Roger Pigaut < dans la vie >.

RÈVE D'UN JOUR. — Nous transmettrons à Jeanette Mac Donald et à Nelson Eddy vos lettres, si elles sont convenablement affranchies. Comme vous n'habitez pas la Métropole, ne les timbrez pas, mais joignez une somme suffisante, en coupons-réponse internationaux (ou les



Michel AUCLAIR

dans

Pas de pitié pour les femmes
(photo E. T. P. C.)

achète à la poste), ce qui nous permettra d'effectuer, dès réception à nos bureaux, l'affranchissement en timbres français et la retransmission. Votre titre des films de Jeanette Mac Donald est plus que complète : elle comporte des titres de films qui n'ont jamais paru en France et fait souvent figurer un même film sous deux titres différents (le titre original et la traduction en français). Voici la liste des films de Jeanette Mac Donald parus en France : *Parade d'amour*, *Le Vagabond roi*, *Monte-Carlo*, *Une Française en loterie*, *L'Amant de minuit*, *Une heure près de toi*, *Aimez-mot ce soir*, *Le Chat et le violon*, *La Veuve Joyeuse*, *La Fugue de Mariette*, *Rose-Marie*, *San-Francisco*, *Le Chant du printemps*, *L'Espionne de Castille*, *La Belle Cabaretière*, *Amants*, *Emporte mon cœur*. Elle a tourné ensuite quatre films qui n'ont pas été édités en France.

(Suite page 8.)

MON FILM

Rédacteur en chef : Pierre HENRY

TOUS LES MERCREDIS. 5, boul. des Italiens, PARIS (2^e).

Compte chèques postaux : Paris 5492-99.

Abonnements, France et Colonies :

1 an..... 780 fr. | 6 mois..... 420 fr.

Nous tenons à prévenir nos nouveaux abonnés qu'un délai de deux semaines est indispensable pour l'établissement de votre abonnement. (Écrire d'écrite le nom en lettres majuscules.) Pour tout changement d'adresse, nous sommes priés de joindre la dernière bande d'envoi du journal accompagnée de trente francs en timbres pour établissement du nouveau cliché et frais divers.



Midi, gare centrale

LE train filait à vive allure. Calée contre la fenêtre, Joyce suivait distraitemment du regard les autos qui sillonnaient la route parallèle à la voie : le train les distançait rapidement. Soudain apparut une voiture puissante et Joyce, amusée, observait la course endiablée entre le rapide et le bolide. Lentement, celui-ci remontait le cortège des wagons. Il prit un dernier virage abrupt et s'arrêta devant la gare au moment précis où le train stoppait.

Joyce vit deux hommes émerger de l'auto et se diriger hâtivement vers son wagon. Bientôt les deux individus débouchèrent dans le couloir et la jeune fille, qui faisait mine d'être absorbée dans la lecture d'un journal, put les détailler à loisir. Ils étaient, l'un et l'autre, engoncés dans des sombres pardessus. Leur col était relevé et leur feutre rabattu. Ils jetaient autour d'eux des regards méfiant et Joyce dut baisser le nez dans son magazine. Le deuxième homme portait une valise en toile rayée bordée de cuir. Comme il se hissait sur la pointe des pieds pour la poser dans le filet, son manteau s'entr'ouvrit et la jeune fille entrevit la

cross d'un revolver logé dans son veston. Cette découverte, ajoutée à l'air louche des deux personnages, fit plus que l'inquiéter. Quels sombres desseins mûrissaient-ils ? Le mot gangster semblait être inscrit en toutes lettres sur leurs visages. Il fallait aviser. Elle se leva donc et partit à la recherche du chef de train. Elle le trouva sans trop de peine. C'était un vieux cheminot aux joues ridées, aux cheveux gris, à la mine fûtée, qui ne s'en laissait pas conter. Il écouta Joyce avec scepticisme. Bien sûr, elle faisait jeune fille sérieuse, avec son tailleur strict et ses lèvres peu fardées. Mais chacun sait que toutes les jeunes femmes ont un peu

trop d'imagination et que, lorsqu'elles aperçoivent un coupe-papier bien acéré, leur goût du romanesque leur fait croire à quelque crime ou à quelque suicide...

Mais Joyce insistait et le chef de train Skelly dut s'exécuter :

— Entendu. Ainsi que le règlement le prescrit, je vais télégraphier et un policier vous attendra à la gare centrale. Vous verrez le chef en personne, le lieutenant Calhoun, et vous lui confierez vos appréhensions.

L'employé détacha ironiquement le mot « appréhension ». Il con-

MIDI, GARE CENTRALE

(Union Station)
Réalisation de Rudolph MATÉ.

Scénario de Sydney BOEHM, d'après une histoire de Thomas WALSH.
Copyright 1930 by Paramount Pictures Inc.

INTERPRÉTATION :

Bill Calhoun	William HOLDEN.
Joyce Willecombe	Nancy OLSON.
Donnelly	Barry FITZGERALD.
Joe Bescom	Lyle BETTGER.
Margo	Ian STERLING.
Lorna Murchison	Allene ROBERTS.
Henry Murchison	Herbert HEYES.
Gus Haddler	Don DUNNING.
Vince Mazley	Fred GRAFFE.

Production PARAMOUNT de Jules SCHERMER
Recit de Marie-Hélène LECORDIER.



naissait Calhoun et il était à peu près certain de l'accueil qu'il réserverait à la jeune fille. Il ne serait pas chaleureux !

Son astuce étonnait d'autant plus qu'elle n'était pas le produit d'une longue expérience, car il avait à peine dépassé la trentaine. Son visage régulier reflétait à la fois la noblesse et la froideur. Il était le maître de la Gare centrale. Sa surveillance s'exerçait sans défaut. Dans le « milieu », on le connaissait bien, quoiqu'il ne fût pas revêtu de l'uniforme. Les pickpockets et, d'une manière générale, toute la canaille habituelle des gares le redoutaient. Un peu avant de se diriger à la rencontre du chef de train, accompagné de Joyce, il venait encore de faire arrêter deux compères aux activités douteuses. Tout en arguant les quais, il continuait à veiller sur la gare, « sa » gare.

Le chef de train présenta la jeune fille au lieutenant, puis s'éloigna. Il avait rempli son rôle : à eux de se débrouiller à présent. Sans façon, Calhoun prit Joyce par le bras et l'entraîna parmi la foule bigarrée et bruyante de la gare. Il dit à mi-voix :

— Ne restons pas immobiles. Il est inutile de nous faire repérer. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de criminels armés ?

Son parler était tranchant. Joyce se récria :

— Alors, vous aussi, vous pensez que je suis folle ?

— Je ne pense rien du tout. Je ne m'intéresse qu'à une chose, mademoiselle, c'est à mon métier... Alors, parlez.

Joyce allait commencer son récit lorsqu'elle vit les deux inconnus qui atteignaient l'extrémité du quai et s'apprêtaient à entrer dans la salle des pas perdus. Elle se jeta dans l'ombre d'un pilier et en même temps souffla au lieutenant :

— Attention, les voici ! Celui qui porte la valise est armé.

Sans perdre une minute, le lieutenant fit un signe à un policier en civil confondu dans la foule des badauds. Celui-ci s'approcha, apparemment par hasard. Calhoun lui ordonna à voix basse de le suivre, ajoutant :

— Il se peut qu'il n'y ait rien de suspect, mais agis avec la plus grande discrétion.

Les deux individus se dirigèrent sans hésiter vers les armoires métalliques mises à la disposition des voyageurs abonnés. L'homme à la valise ouvrit l'une d'elles, y déposa son bagage, puis la referma à clé. Il mit la clé dans une enveloppe qu'il cacheta, puis les deux hommes, sans se dire un mot, marchèrent d'un pas égal vers la boîte aux lettres de la gare dans laquelle fut jetée l'enveloppe. Ils s'éloignèrent sur le même rythme vers la sortie. Une sourire étrange flottait sur les lèvres de l'homme au revolver.

Calhoun avait observé leur manège. Quand ils furent hors de vue, il se retourna vers Joyce :

— Je suis à vous, mademoiselle. Donnez-moi votre nom et votre adresse.

D'abord, Joyce ne voulut pas répondre. Calhoun la pressa. Elle finit par se nommer :

— Joyce Willecombe.

Elle expliqua qu'elle revenait

L'homme à la valise ouvrit l'un des casiers et y déposa son bagage.

de la propriété de son patron, à Westhampton et travaillait chez Henry Murchison. D'un rire entendu, Calhoun lui demanda :

— Murchison est le monsieur chez qui vous êtes allée à Westhampton ?

Joyce ne goûta pas l'allusion. Elle le regarda droit dans les yeux et dit, en appuyant sur les mots :

— Oui, Lieutenant, je suis sa secrétaire.

Calhoun se le tint pour dit. Il voyait qu'il avait là une partenaire à sa taille. D'ailleurs les renseignements étaient suffisants et il coupa court à cet interrogatoire. Il reprit la jeune fille par le bras, la poussant vers son bureau.

— J'ai fait ouvrir l'armoire métallique. Nous avons la valise. Si vous voulez en faire l'inventaire avec moi.

Le lieutenant souleva le couvercle et commença à retirer précautionneusement les objets qui s'y trouvaient. Rien d'intéressant. Il s'apprêtait à tout remettre en place, lorsque Joyce poussa un cri de surprise. Elle venait de retirer de la



valise un foulard de soie jaune et vert marqué au coin d'un prénom : « Lorna ».

Joyce poussa un cri en apercevant dans la valise le foulard de Lorna.

— Mais c'est à Lorna Murchison ! s'exclama Joyce.

— Lorna Murchison ? Expliquez-vous...

— C'est la fille d'Henry Murchison, mon patron. Je l'ai accompagnée ce matin chez un oculiste, où je l'ai laissée pour prendre le train... Elle est aveugle... Ceci est à elle. Elle le portait quand je l'ai quittée.

Cette nouvelle déconcertait Calhoun autant que Joyce. Que pouvait bien faire ici, à deux cents kilomètres de Westhampton, le foulard de Miss Lorna Murchison ?

Or Lorna Murchison avait été kidnappée. Son père était effondré... L'inspecteur Donnelly le réconfortait. Donnelly était le chef direct de Calhoun, qui avait fait appel à lui, vu la gravité de l'affaire. En face de Murchison, grand vieillard sec, affalé dans son fauteuil, l'œil vitreux, la figure défaite, affaibli par la douleur, se trouvait Donnelly, voûté, lui, par la nature et par l'âge; son dos bossu et son ventre proéminent lui donnaient l'allure d'un polichinelle. Dans son visage brillaient deux petits yeux pétillants qui voyaient tout, comprenaient tout.

Pour le moment, ces yeux scrutaient le vide. Donnelly cherchait à deviner les desseins des bandits qui, pour comble de malheur, avaient réussi à « semer » le policier que Calhoun avait mis à leurs trousses. Murchison voulait que la police n'intervint pas; il préférait payer n'importe quel prix, pourvu que sa fille lui fût rendue. Donnelly était pessimiste :



— Ces gens-là sont de franches canailles. Ils ne respectent jamais leurs engagements. Méfiez-vous-en.

Le plus important était d'avoir le signalement complet de la jeune kidnappée. Savoir qu'elle allait avoir dix-huit ans, qu'elle mesurait un mètre soixante-cinq, que ses yeux étaient marron et ses cheveux châtain, n'était pas suffisant pour les enquêteurs. On n'avait pas de photo d'elle depuis qu'elle avait perdu la vue. Mais son père conservait jalousement des films d'amateur datant d'avant l'accident. Calhoun obtint l'autorisation de les projeter devant tous ceux qui allaient s'occuper de l'affaire. C'était un spectacle émouvant de voir, dans le petit local de la police, les images danser sur l'écran; on voyait la jeune fille, alors en pleine possession de ses moyens, jouer à la poupée, s'ébrouer avec de jeunes chiots, tirer à l'arc, rire à gorge déployée. Les yeux de Murchison s'embuaient. Bientôt, il n'y put tenir et quitta la salle.

Nanti de ces renseignements, Calhoun se mit en devoir de tendre une embuscade aux bandits. La lettre qu'ils avaient

lées par des agents en civil. Qu'il en monte un à chaque arrêt jusqu'à ce que notre homme descende...

L'homme marchait d'un pas régulier, sans se retourner. Il était très grand, et son manteau au col relevé élargissait sa carrure déjà massive. Il gravit l'escalier sans se presser. Il monta dans un wagon de métro, s'assit dans un coin, déplaça un journal qu'il se mit à lire. A l'extrémité de la voiture, lui tournant le dos, Calhoun le surveillait. Fay s'installa sur la banquette la plus proche de celle qu'occupait l'homme. A la station suivante, Fay descendit et un autre inspecteur vint le remplacer. On arrivait au terminus. Le wagon s'était vidé. Il ne restait plus que l'homme, Calhoun et un inspecteur qui changeait à chaque arrêt, selon un manège bien réglé. L'homme se douta de quelque chose et l'inquiétude le gagna. Le train stoppa à l'avant-dernière station, où il resta quelques minutes, car il fallait décrocher une autre voiture. La petite comédie se répéta : l'ange gardien du bandit se leva tranquillement et sortit; un nouvel inspecteur monta. L'homme était fixé : on le filait. Juste à ce moment, le métro repartait, laissant la voiture en gare. L'homme, en deux enjambées, fut à l'extrémité du wagon, fit un bond de géant, et se retrouva dans la rame qui quittait la gare. L'inspecteur courut derrière lui, mais il était trop tard. Il s'épongea le front, et se retourna : son regard découvrit Calhoun, debout près du conducteur.

C'était la dernière station : les Abattoirs. L'homme sauta hors du train et se mit à courir en bousculant les gens. Calhoun se lança à sa poursuite. L'homme se précipitait vers les escaliers. Les inspecteurs étaient là. Il les aperçut et obliqua à gauche, vers un grand pont de bois. Calhoun le talonnait. L'homme sortit un revolver et ouvrit le feu. Calhoun dut se jeter à terre. L'homme courait toujours. Le pont de bois était une sorte de chemin de ronde qui dominait un parc à bestiaux. L'homme tirait, les bêtes, affolées, beuglaient. Au bout du pont, l'homme vit apparaître les policiers. Il voulut faire demi-tour ; Calhoun arrivait sur lui, le menaçant de son arme. L'homme fut pris de panique. Un petit escalier permettait l'accès aux boxes du bétail. L'homme se réfugia dans l'un d'eux, inoccupé. Les pas des policiers martelaient le tablier de bois. L'homme tira... Les bêtes, affolées, se ruaient contre les barrières. Hagaré, l'homme tira encore. Il y eut un craquement. L'une des barrières de protection avait cédé sous les coups du troupeau. Le bétail s'engouffra dans cette brèche. L'homme essaya de faire rebrousser chemin aux vaches en déchargeant son revolver. En un éclair, elles furent sur lui, le renversèrent, et tout le troupeau lui passa sur le corps...

Telle fut la misérable fin de Gus Hadder.

Mais cette mort ne résolvait pas le problème. Lorna Murchison n'était pas retrouvée. Il était même à craindre que la disparition d'Hadder n'éveillât les soupçons de ses complices. Aussi l'inspecteur Donnelly

Calhoun avertit l'inspecteur Donnelly qu'ils étaient sur la piste.



M. Murchison prit la valise dans l'armoire métallique.

déposée dans la boîte de la gare était certainement destinée à Murchison, qui la recevrait le lendemain ou le soir même. S'ils avaient mis dans l'enveloppe la clé de l'armoire

métallique, c'est qu'ils voulaient que Murchison vint déposer l'argent dans la valise. Il fallait donc faire surveiller le hall. Le lieutenant Joyce et l'inspecteur Fay se placèrent en faction en un lieu d'où l'armoire restait visible. L'activité incessante de la grande gare leur garantissait l'anonymat. L'attente les énervait. Chacun savait, sans se l'avouer, qu'il y allait de la vie de quelqu'un. Tout à coup, Murchison entra dans le hall, l'air hagard. Il se dirigea d'un pas incertain vers les armoires métalliques. Un homme se glissait dans l'ombre des piliers et l'épiait. Joyce l'aperçut. Elle appela :

— Monsieur Fay...

Le gros inspecteur tendit l'oreille :

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai reconnu l'un des bandits derrière la colonne, murmura Joyce.

Murchison, prévenu, retira la valise de l'armoire et sortit. Un moment après, le bandit gagna lui aussi la porte. Fay et le lieutenant lui emboîtèrent le pas. L'inspecteur Donnelly fut averti qu'ils étaient sur la piste. L'affaire prenait bonne tournure. Tout espoir de retrouver Lorna n'était pas perdu. Donnelly se frotta les mains avec satisfaction.

L'homme se dirigea vers le métro aérien. Calhoun et Fay le suivaient à quelque distance. Donnelly téléphona à la brigade criminelle :

— Je veux que toutes les stations de métro soient surveil-



avait-il fait le nécessaire pour qu'on ne sût rien de la mort du bandit.

Tout espoir n'était pas perdu, puisque Murchison avait reçu une lettre des ravisseurs de sa fille, l'invitant à se trouver le soir à six heures dans la salle des pas perdus de la Gare centrale, devant le guichet des renseignements. Calhoun se réjouissait d'apprendre que l'affaire se réglerait dans son domaine, la gare.

Il répartit son monde : un homme à chaque issue et un inspecteur près du bureau de renseignements. L'inspecteur Fay et Joyce se mirent en faction dans un coin obscur de la salle. Donnelly s'installa dans le bureau de Calhoun qui dominait la gare et d'où, sans être vu, on pouvait voir tout ce qui se passait dans la salle des pas perdus. Quant au lieutenant, il s'était tout simplement transformé en employé du bureau de renseignements et il siégeait derrière le guichet.

Il ne restait plus qu'à attendre. Murchison attendait, Calhoun attendait, Joyce attendait. Un jeune zazou eut même la fatuité de croire que c'était lui qu'elle attendait. Il s'approcha d'elle :

— Oh ! qu'est-ce que je vois là : vous êtes seule un samedi soir ? Ou voulez-vous aller, au bar, au théâtre, au cinéma ?... Dites un seul mot et vous serez exaucée.

Joyce repoussa le jeune garçon. Elle s'énervait. Le zazou insista :

— Allez, venez donc, ne faites pas tant de chichis !... Il tenta de la prendre par la taille. Fay sortit de l'ombre. Le zazou, impressionné par la carrure de l'inspecteur, ne demanda pas son reste et prit le large. Fay s'éloigna de son côté, laissant Joyce à son poste d'observation. Il était, à l'horloge de la gare, 17 h. 55. Joyce, fatiguée, sentait ses jambes flageoler sous elle.

Six heures, rien. Puis soudain on entendit la voix d'un employé des P. T. T. :

— Un télégramme pour M. Henry Murchison.

Murchison, accouru au guichet du bureau des renseignements, sursauta. Il appela le messager, lut le télégramme, le chiffonna et le jeta de manière que Calhoun pût le saisir. Le lieutenant s'accroupit sous son comptoir et, usant d'un téléphone secret, il appela Donnelly :

— Il lui dit de se rendre à une cabine téléphonique dans le hall central. Il y a un écriteau « hors service » sur la porte; vous pouvez le voir de mon bureau. Je vais me poster là-bas.

Calhoun sortit du bureau de renseignements et se dirigea vers les cabines téléphoniques. Les inspecteurs, prévenus, convergèrent sur lui. Fay laissa Joyce seule. Elle sentait qu'il allait se passer quelque chose et, regardant autour d'elle, aperçut l'un des ravisseurs de Lorna qui se dirigeait vers la sortie. Que faire ? Il n'y avait aucun policier. Elle héla un porteur qui n'était pas libre. Elle prit son courage à deux mains et suivit le bandit à distance. Par bonheur, il faisait nuit; l'homme n'était qu'une silhouette qui marchait vite. Joyce louvoyait dans la foule, évitait les voitures de justesse. La silhouette traversa une rue, longea quelque temps un trottoir, arriva près d'une voiture. Quelqu'un était assis à la place du chauffeur. La silhouette se pencha et une conversation animée s'engagea entre l'occupant et l'homme que suivait Joyce. La jeune fille, tapie contre un mur, nota consciencieusement le numéro de la voiture, mais elle était trop loin pour entendre les paroles qu'échangeaient les deux individus.

En fait, Beacom (puisque c'était le nom de l'homme qu'avait filé Joyce) essayait de convaincre l'autre, un nommé

Il ne restait dans le wagon que l'homme, Calhoun et un inspecteur.

Marley, d'aller en observateur dans la salle des pas perdus. — J'attendrai cinq minutes, disait Beacom, cela te donnera le temps d'aller à la gare.

Mais son acolyte ne montrait pas beaucoup d'enthousiasme pour cette mission.

— Le père est un vieux malin, disait-il; c'est moi qui le le dis. Pourquoi m'envoies-tu là-bas ? Ce n'est pas nécessaire.

A quoi Beacom répliquait :

— Je veux être sûr que la police n'est pas dans le coup. Aurais-tu la frousse, par hasard ?

— Y a de quoi, remarqua Marley. Qu'est devenu Gus ? Nous ne l'avons pas revu ce matin. Que lui est-il arrivé ?

— Il m'a lâché. Il a eu peur, simplement... Vous êtes deux froussards, toi et Gus. Si tu veux partir, va-t'en ! Je continuerai avec Margot.

Marley se récria :

— Je ne dis pas que je veux te quitter. Je peux bien discuter le coup avec toi. Tu dis toujours qu'il faut penser à tous les détails.

Beacom eut un regard dur :

— J'ai eu le temps de penser à tous les détails, tu peux me croire, pendant cinq ans passés en cellule pour avoir volé soixante dollars... T'as pas besoin d'avoir peur, personne ne m'empêchera de réussir, cette fois; j'ai pris toutes mes précautions.

Cette petite tirade eut l'air de convaincre le bandit.

— Entendu, fit-il. Attends cinq minutes pour téléphoner. Je serai de retour à la maison dans une heure au plus.

Sur ces mots, Marley, d'un pas point trop hardi, prit le chemin de la gare. Il passa devant Joyce, la remarqua même, et celle-ci dut s'esquiver pour éviter un accostage en règle.

Néanmoins, quand il se fut suffisamment éloigné, elle le suivit.

À la gare, tout était en ordre. Murchison se tenait prêt à entrer dans la cabine téléphonique que lui avait désignée le télégramme. Fay et trois inspecteurs se promenaient de long en large, à quelques pas, et Calhoun prêtait une attention très limitée aux magazines déployés à l'étalage de la librairie voisine du téléphone. Marley vint s'installer face aux cabines, sur un banc. Peu après, Joyce entra, repéra l'endroit où s'était placé Marley, et se hâta vers Calhoun.



— L'homme qui est assis face à la première cabine, lui glissa-t-elle à voix basse, c'est l'un d'eux.

Bill appela Fay d'un signe :

— Fay, surveille le gars qui est assis en face de la première cabine et prévient tout le monde.

Fay répéta l'ordre aux policiers, puis s'assit tout contre Marley, qui leva la tête, vaguement inquiet. Comme il vit l'inspecteur absorbé dans son journal, il piqua du nez dans le sien. A cet instant, le téléphone sonna, Murchison pétra dans la cabine.

Donnelly se désespérait :

— Il n'y a rien à faire, nous ne saurons pas d'où vient la communication.

Murchison, pâle comme un linge, serrait le téléphone contre son oreille :

— La vie de votre enfant dépend uniquement de vous. Mon prix est de 100 000 dollars. Prenez note de ceci : utilisez la valise que vous avez trouvée dans l'armoire métallique. Soyez au

Le bandit allait être renversé et piétiné par le troupeau.



bureau de renseignements dans la galerie centrale avec l'argent, demain à midi.

Marley observa Murchison au travers de la vitre. Bill s'approcha du bandit :

— J'ai un message pour vous, fit-il.

Marley était décontenancé :

— Je crois que vous devez vous tromper...

Il s'était levé. Bill l'avait pris par le bras et l'entraînait en lui disant le plus calmement du monde :

— Un message de la part de Gus Hadder.

La voix de Marley s'étrangla :

— Ce n'est pas pour moi ; je ne le connais pas...

Il tourna la tête pour voir s'il y avait moyen de s'enfuir : il aperçut alors les cinq gardes du corps de Bill. Ses jambes se débordèrent. Les inspecteurs le portèrent littéralement, le poussèrent dans un petit local désaffecté où un croc-en-jambe bien appliqué le fit tomber en un rien de temps. Un coup de talon dans les côtes le remit sur pied bien vite, suivi de « swings » et « d'uppercuts ». Le gars saignait. En même temps, les inspecteurs lui posaient des questions d'un ton pressant, auquel il répondait en bafouillant.

— Où est Lorna Murchison ?

— Lorna qui ?... Je ne sais pas de qui vous voulez parler !

alla lui-même dans la pièce où était confinée la jeune aveugle ; Margot pouvait entendre les gifles que Beacom donnait à toute volée. Il revint dans le studio. On n'entendait plus de cris dans l'autre pièce. Le bandit sourit et s'exclama :

— Dire qu'il y en a qui paient 100 000 dollars pour récupérer ça !

Margot ne dit rien. Beacom la terrorisa. Il continua son monologue :

— Marley devrait être là. Il est neuf heures.

Il y eut un temps. Margot mit sa tête au creux de l'épaule de Beacom, assis sur le canapé, et sourit :

— Plus que quinze heures à attendre et à nous les 100 000 dollars !

Mais Beacom ne partageait pas l'optimisme de sa maîtresse. Il était inquiet, agité. Finalement, presque à son corps défendant, il confia à Margot :

— Marley avait peur d'entrer dans la gare. Il voulait mettre les voiles...

Tout en parlant, il consulta le réveil :

— Trois minutes de retard. Il m'a peut-être laissé tomber, après tout. Il n'y a que sur toi que je puisse compter, poupée, ajouta-t-il en lui caressant les cheveux.

Elle sourit, puis entendait Lorna, qui recommençait à gémir, elle se rembrunit parce qu'une pensée venait de l'effleurer. Elle demanda d'un ton peu convaincu :

— Dis, chéri, tu renverras la gosse chez elle, n'est-ce pas, quand tu auras touché l'argent ?

Il eut un rire sardonique :

— Bien sûr. Si on la repêche dans la rivière, elle rentrera chez elle...

— Mais, Joe, tu ne feras pas ça !

— Donne-moi du café, commanda-t-il en mordant dans un sandwich qu'elle lui tendait. Ensuite nous filerons. Cela vaut mieux, si nous ne voulons pas nous faire « cueillir » !

Et pendant ce temps-là les voitures de la police roulaient tous feux éteints vers Mulberry Street, le repaire de Beacom. Déjà la rue était gardée des deux côtés. Un détective avait forcé sans bruit la serrure de l'immeuble. Il fit signe aux autres d'avancer. Un détachement de policiers conduit par Bill et Donnelly grimpa lestement au deuxième étage. Bill se faisait précéder de Marley qu'il poussait du bout du canon de son automatique. Marley était vert de peur. Ils arrivèrent devant la porte de Beacom. Donnelly fit un signe à Marley, qui hésita, puis frappa. Pas de réponse. Marley frappa à nouveau, en criant d'une voix



(Suite page 10.)

Bill saisit Marley au collet.

Joyce s'était postée contre une cabine téléphonique.

La police tenait la bonne piste. Si Marley consentait à parler, Beacom était perdu. Déjà le numéro de sa voiture était diffusé et tous les agents de police alertés. Si Lorna était encore vivante, il fallait faire vite, car ses minutes étaient comptées.

Marley passa aux aveux complets. Donnelly l'avait menacé de le faire disparaître en mettant sa mort sur le compte d'un accident de chemin de fer et Marley, déjà peu courageux par nature, se sentant perdu, raconta tout : Lorna était vivante, chez Beacom, dont il donna l'adresse. Une question intriguait Bill Calhoun :

— Pourquoi Beacom a-t-il choisi la gare comme théâtre de ses exploits ?

— Je ne sais pas, répondit Marley. Joe a travaillé dans les chemins de fer. Il connaît bien l'endroit. C'est probablement pour ça.

Bill possédait maintenant tous les renseignements dont il avait besoin. Il n'avait plus qu'à arrêter Beacom chez lui. Mais arriveraient-ils à temps ?

À l'instant où Marley subissait son interrogatoire, Beacom parvenait chez lui. Il y avait là sa maîtresse, une grande blonde platinée, et Lorna. La malheureuse fille de Murchison avait été attachée à une chaise. A force de s'agiter, elle était parvenue à se dégager de ses liens, mais sa cécité ne lui laissait aucun espoir de fuir. Elle n'avait pas fait un mètre, en marchant à tâtons, qu'elle s'abattit sur le plancher. Elle cria, moins de douleur que de désespoir : désespoir d'être captive, désespoir d'être aveugle. Margot, la maîtresse de Beacom, voulut la relever ; celui-ci la repoussa durement et





Le réalisateur Alfred HITCHCOCK indique un jeu de scène à Marlene DIETRICH pendant le tournage du *Grand Alibi*.

(Photo Warner Bros)

LES AMOURS DE Pierre T

et sa logique
Confidence recueillie

Pierre Traubad dégage une impression de sympathie spontanée et la bonne humeur colore agréablement ses répliques. Malheureusement, il est difficile de traduire sa mimique... Le voici donc « nature », comme on dit !

D'UN ART A L'AUTRE

- Je suis né à Chatou : je suis banlieusard... donc parigot.
- De parents artistes ?
- Mon père est avocat. Il est très content que je fasse du cinéma. S'il s'était opposé à cette carrière, j'aurais persévéré.
- N'avez-vous pas rêvé de devenir architecte ?
- Je m'étais fait cette illusion, et c'est à l'École des Beaux-Arts que je me suis aperçu que ça ne collait pas. Après avoir bien réfléchi, j'ai préféré sauver la vie de bien des personnes en ne construisant rien...
- C'est donc par vocation que vous êtes devenu acteur ?
- J'aimais ça sans le savoir. Ça me plaisait. Avant toute chose, je désirais faire ce qui me plaisait.
- Suivi des cours ?
- Chez René Simon.
- Comment avez-vous tourné pour la première fois ?
- Je suis allé voir Becker et j'ai demandé une audition pour Antoine et Antoinette. On m'a introduit dans un bureau exigü où il y avait foule... J'ai eu le trac, mais ça a tout de même bien marché. Tant mieux !
- Je pense bien !
- J'ai obtenu le rôle de Riton, le boxeur.
- Et ensuite ?
- J'ai tourné dans *Rendez-vous de Juillet*, *Lady Paname* et *Sans laisser d'adresse*.
- Quels projets ?
- Je n'en vois pas pour le moment. Le cinéma va à reculons. Peut-on le dire ?
- Cette tribune est libre...
- Deux désillusions, deux films tombés à l'eau : *Si tous les gars du monde...* et une production inspirée par la vie de l'aviatrice Hélène Boucher. J'attends avec impatience que ce projet reprenne vie ; on peut faire un si grand film avec une si noble figure.

Le fantaisiste

- Ouz, vous fait du théâtre ?
- Oui, mais les pièces n'ont jamais marché. J'ai donc décidé de ne plus en faire jusqu'à ce que je puisse travailler avec des gens « bien ».
- Qu'entendez-vous par cette expression ?
- Des gens de métier, avec qui on apprend quelque chose.

A L'ŒIL NU

- Vous permettez que je vous interroge maintenant... avec des lunettes ?
- Je comprends. Eh bien, je pratique tous les sports. Tous, sans exception, même la course à pied, et je m'adonne à la pêche tranquille et qui détend.
- Coquet ?
- Très.
- Gourmand ?
- Pas du tout.



Entre nous

(Suite de la page 2)

LILINE 82. — Films de Dany Kave parus en France : *Le Joyeux phénomène*, *Un jou s'en va-t-en guerre*, *Le Laivier de Brooklyn*, *La Vie secrète de Walter Mitty*, *L'Yve sacrée de Walter Mitty*, *L'Yve Monsieur le Maire*, *Si hémol et fa dièze*, *Sur la Riviera*. — Films de Simone Signoret : *Les Démones de l'aube*, *Macadam*, *Fantomas*, *Dedde d'Amers*, *Impasse des Deux-Anges*, *Manèges*, *Le Traqué*, *La Ronde*, *Ombre et lumière*, *Guerriers dans l'ombre* (film britannique). — Roger Nicolas a tourné : *Ma tante d'Honfleur*, *Le Roi du bla-bla-bla* et *Jamais deux sans trois*. Il est né à Paris, il y a trente-cinq ans.

RENSEIGNEZ-MOI VITE. — Ouï, on choisit, en général, pour le doublage, un artiste dont la voix ressemble à la voix de l'artiste à doubler. — Ouï, les extérieurs de *La Marie du port* ont été tournés à Cherbourg, Port-en-Bessin et Saint-Vaast. — *La Rue sans joie*, de Fabst, a été réalisé en 1925. Les interprètes en étaient : Werner Krauss (le boucher), Asta Nielsen (Maria Lachner), Greta Garbo (Grete Rumfort), Einar Hanson (lieutenant Dary), Gregori Chmara (le garçon boucher), Valeska Gert (M^{me} Greifer) et Agnès Hesthazy (Régina Rosenow).

ANNICK. — Nous avons vu la regrettée Maria Montez dans les films suivants : *Les Mille et Une Nuits*, *La Sauvagesse blanche*, *Ali-Baba et les quarante voleurs*, *Le Signe du Cobra*, *La Fière Tzigane*, *Soudan*, *Tanger*, *L'Atlantide*, *L'Exilé*, *Hans le marin* et *Portrait d'un assassin*. — Nous publierons peut-être un film avec elle, mais je ne sais pas encore lequel. — Nous publierons *Chanson païenne* et, sans doute, plus tard, un autre film avec Esther Williams. — Pourquoi donnez la liste des films d'Esther Williams non parus en France ? Quel intérêt peuvent bien présenter ces énumérations de films que nous verrons jamais ?

JEAN ET RÉGIS. — La regrettée Maria Montez était née à Barahona (Saint-Domingue), le 6 juin 1922. Elle est morte à Suresnes, près de Paris, le 7 septembre 1951. Pour la liste de ses

films, voyez ma réponse à ANNIK. — La durée de réalisation d'un film est assez variable : cinq à huit semaines, dans la plupart des cas, mais on en a vu qui duraient six mois... Par contre, il arrive qu'on tourne un film en quinze jours. C'est le cas de certaines pièces de théâtre filmées, mais le résultat n'est généralement pas brillant...

ADMIRATEUR DE MARIA MONTEZ. — Voyez ma réponse à ANNIK.

BLANCHETTE, VIMY. — Lettres expédiées suivant votre désir. Bonne chance.

LETTY. — Adresses exactes. — Non, Marie-France n'est pas la fille de Robert Beauvais et Gisèle Parry. — C'est Antoine Roland qui jouait Aliné dans *Raphaël le Taloné*. Elle ne tourne plus et est devenue directrice de théâtre (du Casino d'Enghien, pour être précis).

P. T. T. — *Ex-Lady* est un titre de film inconnu en France métropolitaine. — Le film dont vous résumez quelques scènes ne figure pas dans mes souvenirs. Il doit s'agir d'une production étrangère non exploitée en France métropolitaine. — Voici la distribution de *L'Intruse*, film italien de 1940 : Corinne Luchaire (Anna), Georges Rigand (Stéphane Courier), Maria Denis (Maria), Oswald Valenti (Léonard), avec Camillo Pilotto, Enrico Glori, Lia Orlandini, Camille de Riso et Sandro Ruffini. — Il y avait eu, avant guerre, un autre film intitulé *L'Intruse* ; il avait pour vedette Bette Davis.

LA LAVANDIÈRE. — Jeanne Moreau mesure 1^m.60. — Tania Soucault, 1^m.65. — Anita Louise, 1^m.66.

PETIT LOULOU. — Nous publierons peut-être *Quai de Grenelle*. Pour *L'Épave*, non. — Françoise Arnoul porte son vrai nom.

UN LECTEUR D'OUTREMER. — Patience, la carrière de Marie Riquelme ne fait que commencer. Elle a tourné *Voyage à trois* et *La Plus belle fille du monde*. C'est tout pour le moment. — Les

(Suite page 9)

LES NOS VEDETTES

PIERRE TRABAUD

sentimentale

par Paule MARGUY

— Et... sentimentalement ?
 — J'ai été marié.
 — Quel âge avez-vous ?
 — Vingt-cinq ans.
 — Alors, déjà divorcé ?
 — Il était temps.
 — Pourquoi ?
 — Parce qu'on ne s'entendait pas... Pourtant, elle était gentille. C'est Capucine... Vous ne la connaissez pas ?
 — Non, répondez-je à regret à ce mari séparé d'une jeune femme dont il parle, sans s'en rendre compte, avec ferveur.
 — Elle est très belle, toujours très belle, affirme-t-il, comme si l'on devait contester son hommage. Et il reprend : *c'est une rare beauté.*

— Alors, je ne comprends pas...
 — On ne s'entendait pas assez bien pour vivre ensemble.
 — Depuis combien de temps étiez-vous mariés ?
 — Deux ans.
 — Et ce divorce ?
 — Très à l'amiable... De temps en temps, on se téléphone, on prend un verre ensemble. Mariés, on se voyait trop, nous n'étions pas faits l'un pour l'autre.

— Alors, que pensez-vous du mariage ?
 — Qu'il faut tomber juste. C'est la seule solution.
 — C'est-à-dire ?
 — Trouver sa « coincidence ». Ça ne s'explique que par cette phrase : « Ça colle ou non ». Et quand ça colle, il faut encore y mettre de la bonne volonté.

— Vous remarquez-vous ?
 — Certainement, oui.
 — Et vous aimez de nouveau ?
 — C'est nécessaire. L'amour seul a de l'importance. Quand il n'y a plus d'amour, ce n'est pas la peine d'insister. Rien d'autre n'existe que l'amour. Il y a aussi les caractères qui doivent s'adapter. L'amour, c'est, pour beaucoup, se comprendre.

Ainsi, une fois, je me promenaient sur les Champs-Élysées avec Capucine...
 — Passe une voiture bizarre, et Capucine me demande : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Je réponds, en me trompant d'intonation : « Ça, c'est une voiture... amphibie ! » Elle a cru que je l'appelais « amphibie » et elle s'est fâchée.

— Ne l'aviez-vous pas taquinée intentionnellement ?

— Je ne sais plus. Peut-être... Je suis très coléreux. Elle aussi. Je suis même très violent.

— Tueriez-vous, dans ces moments-là ?

— Facilement, répond Pierre Trabaud.

— Vous le croyez, mais vous ne le feriez pas.

— Je pense que si, affirme Pierre Trabaud. Et pourtant, je ne suis pas méchant...

— Bien sûr : vous aimez la pêche à la ligne...

— La musique, le billard...

— Vous ne m'avez pas donné le vrai nom de Capucine. Elle fait aussi du théâtre ?

— Oui, et elle s'appelle Germaine Lefèvre.

Et l'acteur s'enfuit en souriant.



Jane POWELL risque un œil curieux dans le viseur de la camera Technicolor pendant la réalisation d'*Amour en Croisière.*

(Photo Metro-Goldwyn-Mayer)

Entre nous

(Suite de la page 8)

extérieurs du *Livre de la Jungle* ont été tournés en Californie. — Ceux du *Mangeur d'hommes*, en Californie également. — Les lettres que nous retransmettons aux artistes vivant à l'étranger sont acheminées par courrier simple (terrestre, maritime) et non par avion.

DEAR ANDREW. — Nous n'avons jamais publié de film avec André Claveau qui, d'ailleurs, tourne peu. Mais cela peut venir...

NICOLE CHÈRE. — Maria Mauban, née à Marseille en 1924. — Odile Versois, née à Paris en 1930. — Dominique Blanchard, née à Paris en 1929. — Silvana Mangano, née à Rome, il y a vingt-deux ans, de père sicilien et de mère anglaise. — Jeanne Peters, née à Canton (Ohio, U. S. A.), le 15 octobre 1927. — Tilda Thamar, née à Buenos-Ayres en 1922.

BRUNETTE ET BLONDINETTE. — Sur la photo publiée dans notre n° 258, le « dernier des fédérés des *Justiciers du Far-West* est le deuxième en commentant par la droite. L'acteur qui joue ce rôle s'appelle Lane Chandler. — Distribution de *Rocambole* (1947) : Pierre Brasseur (Rocambole), Sophie Desmarets (Bacca-

rat), Lucien Nat (Andrea), Evelina Paoli (la mère de Rocambole), Loredana (Carmen), Vittorio Sampoli (Armand de Chamery).

DANSE SUR LES VAGUES. — Ludmilla Tchérina répond, je crois. — Carlettina ne tourne plus. Elle est redevenue Hélène Carletti, artiste de cirque et de musical, partenaire de son frère Hillios et de sa sœur Vittoria dans le numéro acrobatique bien connu (et excellent) « Trio Carletti ».

FLEUR DE LOTUS. — Les chansons ne sont pas de mon ressort. — Marie-José se porte bien, je suppose. Mais cette vedette de la chanson n'est pas de mon ressort, elle non plus. — Ray Ventura, à l'écran comme à la ville, a maintenant les cheveux blanchissants (prématurément, d'ailleurs).

Mme LEBAILLY. — Veuillez patienter trois mois, comme tout le monde, qu'il s'agisse de demande de renseignements ou de la parution d'une petite annonce. La vôtre est parue maintenant, je l'espère. S'il n'en était rien (une lettre peut toujours se perdre), envoyez-moi à nouveau votre texte.

LE CAMÉRISTE.

Pierre TRABAUD

(Photo Studio-Star)



Résultat obtenu ci-dessus :
 1°) Avant le traitement. — 2°) Après 1 mois. — 3°) Après 3 mois.
 Les traitements PILOZYNE, dérivés d'une découverte faite pendant la guerre par les cliniciens des P.F.L. (Publiee en 1942 et 43 dans la Revue Biologique du Canada, n° 45 dans le Bulletin des Médecins de L.F. d'Amérique du Nord) ont acquis maintenant une renommée mondiale en triomphant de milliers de cas désespérés.

SEULS PRÉPARATEURS POUR LA FRANCE NOUS VOUS OFFRONS UN ESSAI A NOS FRAIS
 Ecrivez vos Laboratoires de la PILOZYNE, Serv. 25, rue Louisa-Grand, Paris (21).
 Envoyez quelques cheveux (tombs de préférence) aux fins d'examen. Nous vous enverrons gratuitement notre consultation et vous dirons comment vous pouvez essayer sur vous-même le traitement qui vous convient. Joindre 30 frs pour frais. 222-24

LOS ANGELES 430, C.S.O. Walters Avenue 39, Av. Emile-Zola
 BRUXELLES Schiersteinstrasse 17
 WIESBADEN

blanche au travers de la porte :

— Joel... C'est moi, Marley...

Personne ne vint ouvrir. Bill interrogea du regard Donnelly, qui hocha la tête affirmativement. Alors il écarta Marley, prit du recul et, d'un coup d'épaule, enfonça la porte de l'appartement. Les policiers se répandirent dans les pièces, ouvrant meubles et placards. Vaines recherches : l'oiseau s'était envolé!... Mais le fait d'avoir retrouvé la chaise et l'écharpe qui liait Lorna corroborait suffisamment les dires de Marley pour qu'on pût raisonnablement la croire vivante encore. Le café était chaud. Beacom n'avait pas quitté les lieux depuis longtemps. D'ailleurs la police ne reviendrait pas tout à fait bredouille de l'expédition, puisque le panier à salade amenait la propriété de l'immeuble, qui poussait de grands cris :

— Hé, alors! Et ma porte? Vous n'avez pas le droit de porter atteinte à la propriété privée!

— Vous serez payée, madame, répliqua flegmatiquement Donnelly. Faites votre réclamation au commissariat de police lundi.

La vieille ne l'entendait pas de cette oreille et se mit à protester d'une voix enrouée par l'alcool :

— Ah! oui, je sais. Va falloir remplir des tas de paperasses et attendre!... Chaque fois que la police vient ici, j'ai toujours des embêtements!

Donnelly lui jeta un coup d'œil plein de malice par-dessous ses lognons et il conclut sans se démonter :

— Ivrognerie et rébellion... Nous vous arrêtons, madame! Mais cette note gaie ne dissipe pas l'angoisse qui étreignait chacun : retrouverait-on Lorna vivante?

Cette question, Bill et Joyce se la posaient lors de la visite que le lieutenant rendit à la jeune fille. Il était venu comme ça, un peu par hasard, un peu pour raconter comment ils avaient trouvé l'appartement de Beacom vide.

C'était amusant de voir Bill, si sûr de lui-même lorsqu'il exerçait son dangereux métier, tout gauche et timide, bafouillant un peu, quand il n'était plus en service commandé. Il n'osait franchir le seuil de l'appartement que Joyce occupait avec sa mère. La jeune fille, assez émue, elle aussi, le laissait, sans s'en apercevoir, sur le seuil de la porte. Fort heureusement, la mère de Joyce vint à la rescousse :

— Fais donc entrer ce jeune homme, Joyce.

Elle s'avança :

— Je vous prie de nous excuser, monsieur...

— Calhoun, Bill Balhoun, acheva-t-il.

Il pénétra dans l'appartement. C'était un studio plutôt, très simple, mais arrangé avec goût. On sentait la présence de femmes et Bill nota pour lui, avec une inconsciente

satisfaction, l'absence d'homme. Mrs. Willecombe le fit asseoir sur un fauteuil, près de sa fille. Il s'y tenait bien droit, les genoux serrés, les mains à plat sur les cuisses. Mrs. Willecombe avait une voix très mélodieuse et il se mit à l'écouter :

— Joyce était inquiète, disait-elle, pour cette pauvre Lorna... Je suis heureuse de savoir qu'elle est vivante. C'est un grand soulagement pour nous. Je suis sûre que vous la ramèneriez saine et sauve. Vous le croyez aussi?

— Je l'espère, fit-il.

Elle se leva. Bill voulut en faire autant. Mrs. Willecombe le força à se rasseoir à côté de Joyce. Elle allait, pour sa part, préparer le thé.

Il y eut un silence. Bill sentait que Joyce lui reprochait d'avoir poursuivi ses recherches, alors que M. Murchison avait demandé à la police de ne rien faire avant que les gangsters lui aient rendu sa fille. Bill tenta de se disculper :

— Il n'y avait pas le choix, ni pour moi, ni pour quiconque. Je sais que ce n'est pas votre point de vue. Mais un policier ne peut faire du sentiment, s'il veut aussi exercer son métier...

— Le métier! s'exclama-t-elle avec un peu plus de chaleur qu'il ne convenait ; la surveillance de votre gare! C'est tout ce qui compte... Certes, j'ai un point de vue bien différent et je peux me permettre de faire du sentiment. Vous vous prétendez un citoyen comme les autres, mais vous ne l'êtes pas. Vous êtes un policier vingt-quatre heures par jour.

A la fin de sa tirade, Joyce avait les joues en feu ; elle se sentait un peu confuse. Mrs. Willecombe sortit fort à propos de la cuisine et s'enquit :

— Monsieur Bill, que préférez-vous : crème ou citron ?

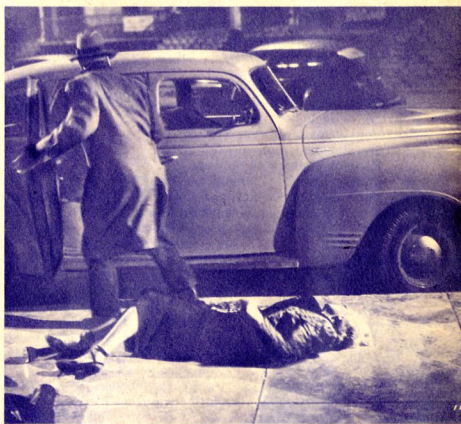
— Euh! citron, Mrs. Willecombe.

Il ajouta en regardant Joyce et en appuyant sur les mots :

— J'aime tout ce qui est acidulé.

— Joyce aussi, déclara Mrs. Willecombe. Quand elle était enfant, elle mordait dans les citrons...

Lorna était attachée à une chaise, sous la surveillance de Margo.



Joyce rougit un peu plus. Puis les deux jeunes gens éclatèrent de rire.

Margo venait de s'affaisser sur le trottoir.

L'agent de police Farman achevait sa tournée. Il avait hâte de rentrer chez lui, car ce soir-là son aîné fêtait ses sept ans. Il devait être onze heures. L'agent marchait à longues enjambées dans la rue déserte. Comme il arrivait au milieu de la rue, il discerna la masse sombre d'une voiture garée contre le trottoir. Les feux de position étaient éteints. Ce n'était pas régulier et c'était même dangereux. L'agent alluma sa torche électrique et projeta le faisceau lumineux sur la plaque d'immatriculation. Il lut : 49 R 280... C'était le numéro signalé cet après-midi. L'agent releva alors sa lampe et aperçut, installée près du siège vide du chauffeur, une femme aux cheveux blonds platines, qui clignait des yeux, éblouie. L'agent s'approcha, interrogea la femme :

— C'est votre voiture, madame?

La femme répondit avec un léger tremblement :

— Elle est à mon ami.

L'agent hocha la tête. Il dirigea la torche vers l'arrière.

Il y avait, sur la banquette, quelque chose enveloppé dans une couverture. L'agent s'enquit d'un ton rogue :

— Qu'est-ce qu'il y a là-dessous ?

La femme s'empressa de répliquer :

— Oh ! rien, c'est une valise...

— Voulez-vous descendre que je jette un coup d'œil. Elle s'exécuta. L'agent leva la couverture et il découvrit, ficelée et bâillonnée, une jeune fille. C'était Lorna Murchison...

La femme — c'était Margot — essaya de s'enfuir. L'agent la saisit par le bras. A cet instant, Beacom sortait de la maison voisine ; d'un coup d'œil, il comprit la situation. Il n'hésita pas : il sortit son revolver et fit feu. L'agent s'affaissa. En un suprême effort, il se releva et dégagea son revolver. Margot se précipita sur lui pour l'empêcher de tirer. Beacom, du haut du perron, déchargea son arme et les deux corps, celui de Margot et celui de l'agent, s'affaîsèrent. Beacom dévala l'escalier et s'engouffra dans la voiture. Il démarra, sans s'occuper de Margot qui, agonisante, essayait de s'agripper au marchepied, en criant d'une voix déchirante :

— Joe ! J'ai voulu l'empêcher !... J'ai voulu l'empêcher ! J'ai voulu...

La voiture s'éloigna rapidement.

Margot se retrouva à l'hôpital. Son visage ruisselait de sueur dans sa lutte contre la mort. Autour d'elle s'affairaient les docteurs et les policiers. Les premiers essayaient de la sauver, les autres tâchaient de sauver Lorna en cherchant à

valise dans le coffre et fit sortir Lorna. Il ouvrit la porte basse d'un magasin et poussa brutalement la jeune aveugle à l'intérieur, tirant ensuite la porte derrière lui. Ils traversèrent de grandes salles vides. Lorna tremblait. L'humidité suintait de partout. Il régnait une odeur de mois. Ils parvinrent près d'un monte-charge réservé aux marchandises : c'était un grand plateau métallique. Beacom fit manœuvrer le mécanisme et la machine se mit à descendre. Lorna, qui ne croyait rien et qui sentait le sol se dérober sous elle, se mit à crier. Beacom éclata d'un rire maussade :

— Tu peux gueuler tant que tu voudras !... C'est dimanche, et nous sommes à vingt mètres sous terre. Personne ne t'entendra...

Il ajouta pour lui-même :

— Quand j'étais gosse, je m'introduisais ici pour voler des chaussures dans les caisses. Elles m'étaient jamais à ma taille. Je ne pensais pas, alors, qu'un jour je palperais 100 000 dollars...

L'appareil descendait toujours.

— Vous ne me conduisez pas vers mon père ? demandait la jeune angossée de Lorna. Où sommes-nous, je vous en prie ? Où sommes-nous ?

Elle se mit à sangloter doucement.

Le monte-charge s'immobilisa. Beacom tira Lorna. Ils longèrent un mur sur lequel s'étaient, en grosses lettres, l'inscription : « Câble à haute tension. Danger de mort. » Beacom sourit. Ils pénétrèrent dans un tunnel. Il y avait un trolley : une sorte de cage en bois sur roues avec une perche reliée au câble à haute tension.

— J'ai toujours eu envie de conduire un engin comme ça, déclara Beacom plus pour lui-même que pour sa victime.

Il retira une des claies mobiles du trolley, fit entrer la jeune aveugle dans la cage et remplaça la claie. La tête de Lorna touchait presque le câble.

— Je voudrais que tu voies ça, ma cocotte, dit-il ironiquement. Une chaise électrique ambulante. Dire que ton père t'estime 100 000 dollars ; faut-il qu'il soit cinglé !

Il se plaça à l'avant du trolley, le mit en marche et fit une centaine de mètres jusqu'à atteindre une place plus large. Là il descendit, défit ses gants, enleva son pardessus et tira de sa valise un uniforme d'employé de gare. Lorna pleura. Lorsque Beacom eut revêtu son déguisement, il lui dit brutalement :

— Ça fait deux jours que tu me casses les oreilles en me disant que tu veux mourir !... Je vais m'absenter un instant ; profite-en... Quand je serai parti, il n'y aura plus personne que toi et un tas de câbles électriques à haute tension !

Il enleva encore le manteau de Lorna qu'il fourra dans la valise « pour faire du poids » et partit.

Lorna, éfondrée, gémissait comme une bête blessée.

Dans le bureau de Calhoun, Bill et Donnelly faisaient le point de la situation. Il était 9 heures 55. Bill essayait d'imaginer les desseins de Beacom.

— Il est obligé d'agir seul, maintenant, affirmait-il. Il faudra bien qu'il se montre lorsqu'il prendra la valise des mains du messager. Et la jeune fille doit l'embarrasser.

Donnelly n'était pas de cet avis :

— Pourquoi donc ? Il y a des rivières, des lacs, toutes sortes d'endroits pour se débarrasser de quelqu'un...

Bill ne se laissa pas convaincre par cette objection :

— Je ne le pense pas, dit-il. Il ne voudra pas risquer que nous trouvions le corps avant son rendez-vous avec Murchison, car il ne toucherait rien.

— Vous avez entendu cette fille, hier soir, sur son lit de mort, répliqua l'inspecteur Donnelly, résolument pessimiste. Elle a dit que son plan

Joyce était de plus en plus inquiet sur le sort de Lorna.

Lorna tremblait : l'humidité suintait de partout.

comprendre les mots que Margot proférait entre deux râles. Elle délirait :

— Il veut... la tuer... après.

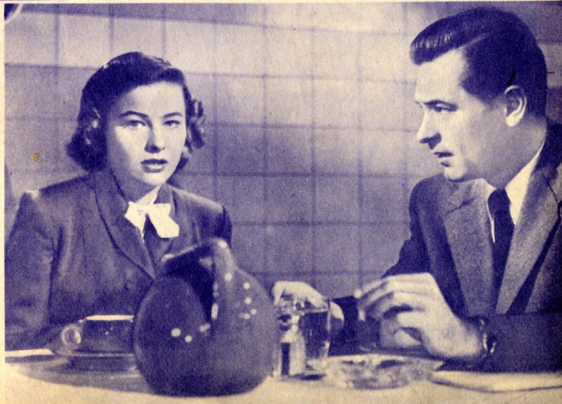
Donnelly interpréta.

— Après avoir reçu l'argent, n'est-ce pas ? Elle acquiesça d'un soupir.

Murchison, présent lui aussi, était accablé. Il sortit avec Bill et Donnelly. Le malheureux père leur confia :

— Peut-être reste-t-il une chance... Mais j'irai au rendez-vous et je prierai Dieu d'épargner mon enfant.

De fait, on pouvait se demander s'il ne fallait pas un miracle pour retrouver Lorna saine et sauve. Beacom avait filé avec sa voiture où était enfermée Lorna vers un lieu qu'il devait particulièrement bien connaître : les entrepôts de la gare. Il arrêta sa voiture dans une rue étroite et éteignit tous ses feux. Il descendit, prit une



était de tuer la petite dès qu'il aurait l'argent. Mais son plan, il l'avait conçu avant de savoir que nous étions à ses trousses... Cet homme est un criminel ; il agira donc en criminel !

Donnelly parlait en arpentant le bureau. Il tomba en arrêt devant le plan de la gare sur lequel de petits drapeaux indiquaient la position des inspecteurs en civil qui montaient la garde.

— C'est ainsi que vous avez disposé vos hommes ? C'est bien. Parfait. Que tout le monde soit à son poste à onze heures. La séance était levée. Bill descendit prendre son petit déjeuner au buffet. Il y retrouva Joyce. Elle avait les traits tirés.

Visiblement, elle était de plus en plus inquiète sur le sort de Lorna. Elle annonça qu'elle venait de quitter Murchison. Bien que ce fût un dimanche, le directeur de la banque s'était dérangé lui-même pour lui apporter l'argent. Bill lui demanda d'être à onze heures au poste qu'on lui désignerait. Ils restèrent quelques minutes sans parler. Puis Joyce ne put s'empêcher de faire part de son tourment à Bill :

— Mais, dites-moi, croyez-vous que Lorna soit vivante ?
— Je ne peux répondre, ni moi ni personne ne le sait.

Elle crut voir dans son laconisme une réponse négative :

— Alors, c'est qu'elle est morte !

— Vous n'en savez rien.

— Mais vous, vous le savez, répartit-elle.

Bill prit son temps et répliqua :

— Je l'ignore. Vous imaginez le pire parce qu'il est impossible de répondre catégoriquement à votre question. Je ne peux vous dire qu'une chose. Si elle est vivante maintenant, nous la retrouverons vivante. Personne ne lui fera de mal.

— Je crois qu'il n'y a plus d'espoir, fit-elle, découragée. Je sais qu'il est trop tard. L'inspecteur Donnelly le sait aussi.

Bill s'énerma :

— Oh ! Vous croyez cela, hein ? Eh bien ! ce que pense l'inspecteur Donnelly n'a aucune importance pour moi !

Il se leva brusquement et rejoignit les inspecteurs afin de leur communiquer les dernières instructions et vérifier le dispositif pour traquer Beacom.

Beacom n'était pas loin. Il était moins loin que ne pouvait le supposer Bill : il était dans la gare même. Il la connaissait mieux que quiconque. Il se faufila dans les superstructures, derrière les panneaux d'affiches géantes, d'où il avait un point de vue panoramique de la gare aussi large que Bill de son bureau. Il était douze heures cinq. Beacom aperçut Murchison près du bureau de renseignements. Il était exact au rendez-vous. Le bandit jugea que le moment était venu d'agir.

Dans la salle de la consigne, l'unique employé se démenait pour porter des bagages trois fois lourds comme lui. Car, s'il était gras, il n'était ni très musclé, ni très costaud. Il réfléchissait avec complaisance à cet état de chose. Il s'appelait Horace et était un peu myope. Ce fut la raison pour laquelle il ne se rendit pas compte tout d'abord qu'un homme était entré dans son domaine. Il en eut la révélation subite lorsque, à un mètre de lui, émergea un dos massif, surmonté d'une casquette d'employé de chemin de fer. Il eut une seconde de stupefaction, puis se ressaisit et le héla :

— Hé, personne n'a le droit d'entrer ici !

Il reçut pour toute réponse un

Beacom menaçait de son revolver l'employé de la consigne.

coup formidable au creux de l'estomac, et se retrouva assis. Une main le tenait au collet et le canon d'un revolver pressait le verre de ses lunettes. Beacom — c'était lui — déclara :

— Maintenant, tu sais ce qui t'a boules. Boucle-la et fais exactement ce que je te dirai... Quel numéro fait-on pour le standard ?

— Neuf... faites le neuf, bégaya Horace, terrorisé.

Beacom composa le numéro. En même temps, il se mettait en devoir de dévorer les sandwichs du malheureux Horace, spectateur résigné de cet irréparable larcin. Le téléphone bourdonna. Beacom, la bouche pleine, dit à la téléphoniste, de lui passer la Western Union. Quand l'employé répondit, il demanda :

— Donnez-moi le service des commissionnaires... Je voudrais un groom pour transporter une valise...

Le dialogue continua.

.....
Cependant, la police veillait dans la salle des pas perdus. Donnelly, du haut du bureau-observatoire de Calhoun, contrôlait la position de chacun. Murchison était près du bureau de renseignements, tenant la valise contenant les

INFORMATION



cent mille dollars de la rançon. Donnelly murmura avec une grimace significative :

— Le premier qui quitte des yeux cette valise, je l'assomme !

A ce moment, un groom de la Western Union s'approcha de Murchison. C'était l'intermédiaire, ignorant du rôle qu'on lui faisait jouer. Il s'enquit auprès de Murchison :

— Est-ce cette valise que je dois transporter ?

Le vieillard acquiesça, puis demanda timidement :

— On ne vous a pas chargé de me dire quelque chose ?

Le groom s'étonna de cette question :

— Quoi ?

Murchison se rendit compte qu'il n'était au courant de rien et se contenta de lui remettre la précieuse valise. Le groom se dirigea vers la consigne. Bill le suivait. Les yeux des inspecteurs étaient braqués sur lui. Le groom donna la valise à l'employé de la consigne, qui n'était autre qu'Horace, remis sur pied et dument chapitré. Il prit la valise et la rentra dans sa consigne pendant que le groom disait :

— A enregistrer pour Chicago par le train 28.

Horace prit un air étonné :

— Mais, pour Chicago, ce n'est pas ici...

Et il rendit une valise en tous points identique à celle qu'il avait reçue du groom. Celui-ci ronchonna :

— Pourtant on m'avait dit de l'apporter là !

Un groom s'approcha de M. Murchison.

— Adressez-vous au guichet en face, répondit Horace d'un ton impersonnel.

Le groom reparti avec la valise. Tout à coup, Joyce aperçut une étoffe qui en dépassait. Or la valise ne contenait que des dollars! Il y avait eu substitution. Elle saisit Calhoun par le bras et lui montra le vêtement :

— Bill, ce n'est pas la valise qu'a remise M. Murchinson... Je reconnais le manteau de Lorna!

Bill avait compris. D'un bond, il fut devant Horace :

— Hé, l'employé, hurla-t-il, que voulait ce chasseur?

L'autre, de plus en plus effrayé d'être mêlé à une histoire dont il était facile d'imaginer qu'elle était louche et qu'elle lui attirerait des ennuis, bredouilla d'une voix à peine intelligible :

— Euh... euh... il voulait qu'on enregistre sa valise pour

avoir eu le temps de s'aplatir contre le mur, faisant corps avec les pierres humides.

Beacom continuait sa fuite éperdue. Avec quelques secondes d'avance, il arriva le premier à la centrale électrique. Un homme était là, vaquant à ses occupations. Sans lui laisser le temps de faire un geste, le bandit se jeta sur lui, le terrassa et le frappa sauvagement à coups de crosse de revolver. Puis il s'esquiva par les puits d'aération.

Lorsque Bill entra en trombe à son tour, il s'arrêta : il venait d'apercevoir l'employé qui râlait. Il s'approcha de lui, le secoua, épongea son sang, lui donna une gorgée de whisky. Peu à peu, le malheureux reprenait ses esprits. Voyant que la conscience lui revenait, Calhoun se mit à le presser de questions : il lui fallait absolument savoir quel chemin le gangster avait emprunté puisque l'escalier s'arrêtait à la centrale :

— Où est-il? demanda-t-il d'une voix angoissée.

— Je ne sais pas!

La sueur ruisselait sur le front de Bill. Ses mains étaient moites. Sa blessure lui faisait mal. Quels mots pourrait-il employer pour essayer de faire parler cet employé? Il reprit :

— Y a-t-il une autre issue?

— Non.

— Vous en êtes sûr?

Le malheureux ouvrit les yeux et du regard fit le tour de la chaufferie. Pendant des secondes qui parurent des siècles à l'inspecteur, il réfléchit. Finalement, en hoquetant, il déclara :

— Ah! si, j'y pense tout à coup... Il a pu s'enfuir par les puits d'aération qui communique avec les souterrains.

Enfin... Le mystère de la disparition soudaine de Beacom s'éclaircissait. Calhoun insista :

— Où est-il, ce puits?

— Derrière le dernier tableau de distribution. Là-bas.

De son bras allongé, il désignait un point. Bill regarda et fit signe qu'il avait vu. Il se releva et, reprenant son ton de commandement, il ordonna :

— Aussitôt que vous le pourrez, téléphonez à mon bureau. Je suis l'inspecteur Calhoun.

— Oui, je le sais. Je vous ai reconnu.

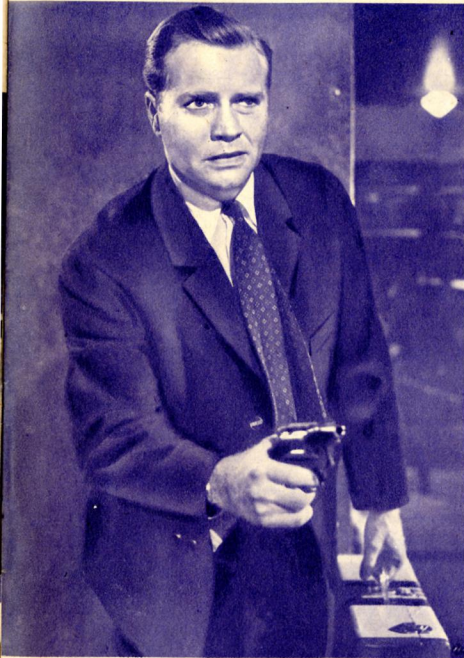
Le policier continua :

— Vous demanderez l'inspecteur Donnelly et vous lui direz que Beacom est dans le souterrain. Vous vous rappellerez le nom : BEACOM!

Calhoun cria pour dominer le vacarme des machines. Le gardien de la centrale électrique répéta le nom tandis que Bill reprenait sa course.

D'un coup de pied, il souleva la trappe du puits. Il ne descendit pas tout de suite. Le pied posé sur le premier échelon, il attendit, guettant un coup de feu. Mais il n'y eut aucune réaction venant du souterrain. Alors, avec précaution, il pénétra dans les puits et se laissa tomber sur le sol. Au loin retentissait le galop de Beacom, que l'écho rendait plus sonore encore, et Bill se mit à courir

Bill sommait Beacom de se rendre.



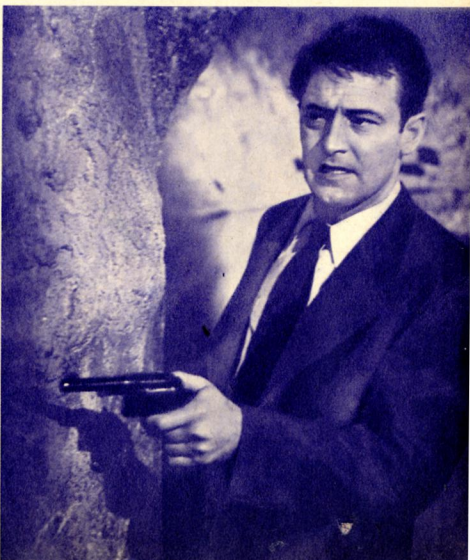
Beacom avait tiré, devant le policier.

Chicago. Mais pour Chicago, ce n'est pas ici!

Tandis qu'il s'expliquait, Bill regardait fiévreusement autour de lui. L'intérieur de la consigne était mal éclairé et il lui fallut quelques instants avant d'apercevoir une silhouette qui tâchait de se dissimuler derrière un pilier. Ainsi, il y avait quelqu'un d'autre derrière le comptoir. Et cet autre, c'était Beacom. Cela ne faisait aucun doute.

Bill alors sortit son revolver, monta sur la banquette de réception et écarta Horace qui lui barrait le chemin. Mais Beacom avait deviné, lui aussi, ce qui allait se passer. Devançant le policier, il tira deux coups : Fay, qui s'était précipité immédiatement vers le guichet pour venir en aide à son chef, s'affaissa, mortellement touché au ventre. Bill, atteint à l'épaule, vacilla et tomba en arrière. Cependant, il ne resta pas longtemps étendu sur le sol. Il se releva et se lança à la poursuite de Beacom qui, sans attendre le résultat de ses coups de feu, avait foncé hors de la consigne par une porte de service. Déjà il dévalait les escaliers métalliques lorsque Bill, guidé par le bruit de ses pas, descendit à son tour vers les souterrains de la gare.

L'un suivant l'autre, ils arrivèrent tous deux dans un passage étroit. Traqué, pantelant, Beacom, prêt à tout pour sauver sa vie, prit le temps de se retourner. Il visa et tira. Bill, prévoyant ce geste inéluctable d'un homme aux abois,



dans cette direction. Arriverait-il à rattraper Beacom?... Celui-ci débouchait déjà dans le tunnel où était garé le trolley. Calhoun s'arrêta et tira. Beacom sembla disparaître, masqué par un coude du tunnel. Pendant un court instant, on n'entendit plus rien.

Bill continuait à marcher, rasant les murs, se confondant avec les pierres. A présent, il devait être tout près de Beacom, car il percevait le halètement de sa respiration. Sans doute avait-il été touché par la balle du policier, mais il n'avait pas stoppé sa course pour autant.

Soudain, il y eut un grand cri. C'était Lorna. Effrayée par la fusillade si proche, la pauvre petite, au mépris de sa vie, avait tenté de sortir du trolley et y avait réussi, mais au prix d'une chute douloureuse.

Si près du but, Calhoun eut peur. Non pas pour lui, qui ignorait le danger, mais pour la malheureuse jeune fille dont la vie dépendait de lui. Il essaya de parlementer et appela :

— Beacom!
Celui-ci ne répondit pas. Il traînait sa valise en soufflant comme une bête prise au piège, mais avec une obstination désespérée.

Bill répéta :
— Beacom!... Écoutez-moi!
Toujours pas de réponse.

En suivant le mur à tâtons, Bill sentit sous ses doigts un téléphone mural. Il décrocha l'appareil. Il venait d'avoir une idée. Il continuait d'appeler : « Beacom! Beacom! » à haute voix, tandis que la téléphoniste, à l'autre bout du fil, ne comprenant rien à ce manège, branchait la communication avec la police de la gare. Maintenant, c'était Donnelly qui entendait la voix de Bill hurlant de toutes ses forces :

— Beacom, vous m'entendez ?
Un coup de feu fut la réponse du bandit. Bill n'en continua pas moins :

— Je suis le lieutenant Calhoun, de la police de la gare. Vous êtes blessé, Beacom... Une de mes balles vous a touché... Jetez votre revolver et avancez, les mains en l'air!

Beacom, les yeux fous, cria enfin :
— Si vous croyez que je suis blessé, vous n'avez qu'à approcher!

Sa voix s'étrangla dans un accès de toux sanglante.
— La police vous trouvera, insista Bill, où que vous soyez. Toutes les issues sont gardées!

Donnelly, qui suivait la conversation avec angoisse, comprit le message et ordonna sur-le-champ que toutes les issues du souterrain fussent bloquées par les cars de police.

— Vous ne m'aurez pas! beugla le gangster.
— Vous tentez l'impossible, Beacom, répliqua Bill. Vous feriez mieux de vous rendre!

Beacom, tout en rechargeant son arme, hurla :
— Je sortirai, en effet, mais

avec Lorna!... Je m'abriterai derrière elle, Calhoun!

Encore une indication précieuse pour Donnelly qui émit par radio un message adressé aux voitures de la police : « La jeune fille est vivante. Il ne faut pas tirer. »

Ce duo risquait de continuer encore longtemps. Bill, fatigué d'attendre, se risqua un peu hors de son encoignure. Une rafale de balles l'avertit qu'il fallait être prudent. Et Beacom, d'un ton moqueur, commenta :

— Ne bougez pas, Calhoun! Vous voyez que je suis encore bien vivant. Maintenant, je vais chercher la petite. Ne m'obligez pas à la tuer. J'ai besoin d'elle pour sortir... Si quelqu'un essaie de m'en empêcher, je la tue!

Bien entendu, Lorna entendait cette conversation menaçante. Blottie contre le trolley, impuissante et désespérée, ses sanglots étaient entrecoupés de cris d'horreur. Elle grolottait. Elle appelait au secours.

Son bourreau se dirigea vers elle en clopinant, tenant toujours à la main sa précieuse valise.

Bill reprit le téléphone et dit d'une voix brève :
— Faites couper le courant, inspecteur; lumière et haute tension!

D'un coup, le tunnel se trouva plongé dans l'obscurité. Beacom était ivre de rage.

— Ah! les salauds!
Profitant du désarroi du monstre, Bill se jeta en avant et fit feu. Beacom fit volte-face pour affronter son adversaire. C'était autant de gagné pour Lorna, affolée de terreur.

Bientôt les policiers allaient arriver. Beacom était capable de tuer sa captive à ce moment-là. Il fallait absolument éviter ce meurtre! Alors, Calhoun eut recours à une ruse. Il enleva son veston et le jeta sur le bandit qui, ne comprenant pas ce qui se passait, déchargea son arme, croyant atteindre le policier.

Lorsqu'il s'aperçut de son erreur, il était trop tard. Bill était tout près de lui. Perdant la tête, il s'enfuit à travers le tunnel. De sa main valide, il tenait toujours à la main la valise qui contenait les cent mille dollars. Mais, dans la course éperdue, la valise s'était ouverte et répandait les billets de banque sur le sol humide.

Il ne s'en rendait pas compte. Il croyait encore posséder sa fortune. Il arrivait près de Lorna. Il allait lui régler son compte...

Déjà, il levait son revolver, guidé par la veillesse de secours, ajustait son tir...

Il n'eut pas le temps de tirer : il venait d'être touché en plein cœur par une balle de Calhoun.

De l'autre côté, la police accourait. Le monstre était mort. Lorna était sauvée!

L'ascenseur remontait la jeune aveugle, Bill et les détectives.

Murchison, en retrouvant sa fille, était si ému qu'il était incapable de prononcer une parole. Il la serrait contre son cœur, tandis que Lorna tâtait son père de ses deux mains comme pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas.

Tous étaient bouleversés par ce spectacle. Tous, sauf Donnelly, qui suivait du coin de l'œil une charmante petite scène : dans un coin, Bill, le lieutenant William Calhoun était en train de se faire panser l'épaule par Joyce... Et la tendresse qui brillait dans les yeux du jeune homme permettait de croire que ce n'était pas à l'épaule qu'il avait reçu la blessure la plus profonde...

Sous l'œil amusé de Donnelly, Bill Calhoun se faisait panser par Joyce.



LE VÉRITABLE COUCOU DU DOUBS

Le Coucou du Doubs
C'est le vrai Coucou

A titre publicitaire pour faire connaître notre nouvelle fabrication, nous distribuons aux 3000 PREMIERS LECTEURS de ce journal notre superbe COUCOU DU DOUBS, modèle rustique en bois sculpté, mouvement garanti par bulletin individuel nous retourné au prix réduit de fr. **850**

Modèle grand luxe au prix réduit de francs **990**

Modèle de haut luxe avec Coucou chantant tous les quarts d'heure à frs **1.990**

Quantité limitée
Profitez de ces prix exceptionnels !
Passez commande immédiatement en joignant cette annonce. Nous ne pouvons satisfaire toutes les demandes !

SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS
Les Spécialistes du Coucou
106, Rue Lafayette - Paris-10
252

Dans 5 MOIS vous gagnerez de **28 à 40.000 fr.**

comme COMPTABLE ou SECRÉTAIRE DE DIRECTION. Un enseignement de premier ordre. Demandez au Service d'Orientation Professionnelle de l'ÉCOLE PRATIQUE DE COMMERCE PAR CORRESPONDANCE à Louvain-la-Neuve (Belgique). Le Guide gratuit n° 596 qui vous renseignera sur la nouvelle Méthode de formation des situations offertes. LISTE des universités et des situations offertes. Paris, Belgique, Colombie, points à chaque Guide.

GRANDIR
vous pouvez à tout âge allonger belle, jeune, jusqu'à 16 cm. avec nouveau traitement secret. Appareil orthopédique SUPER-STALLO et MARC. SC. POUSSETTE VITALE. Résultat étonnant. Note F. contre 30 fr. MAILLE, GAZELLE, DORVILLE, 2, rue de Valenciennes, PARIS 10. UNIVERSAL O.S. 4

PARFUM D'AMOUR RADIO-ACTIF Magnétique et irradié, ce parfum d'amour provoque, fixe et retient affection et attachement sincère, même à distance. Résultat étonnant. Note F. contre 30 fr.

PROFESSEUR OLIVIER
29, rue Guisvare-Courbet, TOULOUSE

SUPERBE COLLIER
Billes perles "Orient" 475 f.
2 rgs. 875 f. - 3 rgs. 1275 f.
Perles dorées 1 rang 750 f.
COLLIERS SODORER
"Orient" de même grosseur
1 rang : 825 f. - 2 rgs. 950 f.
3 rgs. 1375 f. Bouteille 795 f.
BRUCELLET EXTENSIBLE
"Orient" 2 rgs. 350 f.
Envoi c. mandat (+ 45 fr.) ou c. remb. (+ 95 f.) Catalogue 30 f.
ORGNIU 22, rue Paul-Bert, PARIS (20^e). (Serv. 27)

PUIS-JE RÉUSSIR ?
100 f. (m. o. r., 250 f. (m. o. r.)
Env. date nat. au Prof. "DORVILLE" (Serv. M. F. 139), 11, Champanne, Toulouse.
analyse : 150 f. Remettre analyse à satisfaction Joindre v. timbre avec adresse v. 30 fr. est.-p. pour frais.

Une affaire!
1 RASOR + 100 LAMES
ILE DE FRANCE
VALEUR 700 f.
POUR 225 f.
FRANCO 280 fcs.
CONTRE MANDAT
BENOIST & Co
50 Bd MAGENTA - PARIS

FORTUNE

Amour SANTÉ avec LA PIERRE MAGNETIQUE DU NORD Envoyé GRATUITS à L'ESSAI (N°s envoies pas d'argent) ANNEEMASSE (Hte-Savoie) France

Envier LA PIERRE DU NORD Serv. 210

COPIES D'ADRESSES BON GAIN chez soi

par COPIES D'ADRESSES DIFFUSION. Aidez-nous à diffuser nos articles et nos adresses QUE VOUS ÉCRIREZ LA MAIN, CHEZ VOUS, PENDANT VOS LOISIRS. Envoyez de suite, avec un enveloppe portant votre adresse, aux BRULERIES FRANCO-SUISSSE, Serv. 310 ANNEEMASSE (Hte-Savoie)

NUMÉROS DÉJÀ PARUS :
Les numéros de MON FILM manquant dans ces deux colonnes sont épuisés.

- Numéros de 10 francs.**
89 - Le crime de M^{me} Leston.
102 - Renégate.
105 - Kensi.
106 - Les Frères Bouquemaquin.
113 - L'aventure commença demain.
114 - Les condamnés.
115 - Les voyages de Sullivan.
117 - L'impeccable Henri.
119 - Les anneaux d'or.
120 - Lettre d'une Inconnue.
122 - Le secret derrière la porte.
123 - Carrefour des crimes.
124 - Les passagers de la nuit.
126 - Le Charlatan.
127 - Métier de fous.
128 - Ne dites jamais " adieu ".
130 - La Nuit blanche.
- Numéros de 12 francs.**
133 - Le Carrefour de la mort.
135 - Ils étaient tous mes fils.
139 - Les Dieux du Dimanche.
140 - Surprises enaux.
142 - Le droit de l'enfant.
143 - D'homme à hommes.
145 - Femme ou maîtresse.
146 - Colonel Durand.
147 - Le pays de Dauphin vert.
148 - La voix du rêve.
150 - Aventure en Irlande.
151 - Prisonniers du destin.
155 - Nuit de décembre.
156 - Olivier Twist.
158 - Une femme par jour.
160 - Ces dames aux chapeaux verts.
161 - La Femme de l'autre.
163 - Capitaine de Castille.
164 - Jean de la Lune.
165 - L'homme aux abois.
166 - Le Retour.
167 - Les Amants de Véronne.
168 - L'appel de la forêt.
169 - Pour toi j'ai tué.
170 - Tous les deus.
172 - L'Ami finit la nuit.
173 - Les Anses marquées.
174 - Les Tuniques écarlates.
175 - Le sang de la scarlatine.
176 - Mission à Tanager.
178 - Vengeance de femme.
177 - Une grande fille toute simple.
178 - Scandale en première page.
179 - La Passagère.
180 - Au Royaume des Cieux.
181 - La Femme aux cigarettes.

- Numéros de 15 francs.**
215 - La Valse de Paris.
216 - Lady Panama.
217 - La Valse blanche.
218 - Au P'tit Zouave.
219 - Les Conquérants d'un nouveau monde.
220 - Agnès de rien.
221 - Malaya.
222 - Boulevard des Passions.
223 - Les Filles du docteur March.
224 - Les Amants du Capricorne.
225 - Vulcano.
226 - Madame Bovary.
227 - La Cordé du Sable.
228 - Orphée.
229 - Madame porte la culotte.
230 - La Perleuse de Pain.
231 - Les Chevaliers du Texas.
232 - Dans une île avec vous.
233 - La Nuit s'achève.
234 - Le Grand Tourbillon.
235 - Entrons dans la danse.
236 - Meurtres.
237 - L'Homme de joie.
238 - Le Père de la Mariée.
239 - Méfiez-vous des blondes.
240 - Le Dynastie des Forsyte.
241 - Faut-il à l'enfer.
242 - Avant de s'aimer.
243 - Pipalle-Saint-Germain des Prés.
244 - Femmes sans nom.
245 - Quand la ville dort.
246 - Le portrait de Jennie.
247 - La Fille du Désert.
248 - Jennifer.
249 - Un Sourire dans la Tempête.
250 - La Villa écartelée.
251 - La Rus sans Loi.
252 - Carrouche.
253 - Vive Monsieur le Maire !
254 - Panique dans la rue.
255 - Mon phoque... et elles.
256 - Demain, nous divorçons !
257 - No, No, No, No !
258 - Les Amours Casse-cou.
259 - Porte d'Orient.
260 - Ou va se faire sauter les cloches !
261 - Le Fauve en liberté.
262 - Les petites Cardinal.
263 - Équité à Chicago.
264 - Paul et les petits-pieds les femmes !
265 - Les femmes à l'échappe palliée.
266 - Né de père inconnu.

- Numéros de 20 francs.**
267 - Le Roi du Tabac.
268 - Les Miracles n'est lieu qu'un feu.
269 - Boulevard du Crépuscule.
270 - Bal d'Amour.
271 - Amour en croisière.
272 - L'étrange Madame X...
273 - Trois petits mots.
274 - Passion.
275 - Ville haute, ville basse.
276 - Le plus joli péché de monde.
277 - Térésa.
278 - Toselli.
279 - Allons donc, papa !
280 - Ma femme est formidable.
- Chaque numéro est envoyé contre le somme de 10, 12 ou 20 f. (Ajoutez 10 fr. d'expédition, quel que soit le nombre d'exemplaires demandés.) Pour avoir à l'étranger, ajouter 2 fr. de plus par exemplaire pour frais d'envoi.
- MON FILM**
5, boul. des Italiens, PARIS (2^e).
Aucun envoi contre remboursement.

Ceci intéresse

tous les jeunes gens et jeunes filles
Tous les pères et mères de famille

Le prestigieux enseignement par correspondance de l'École Universelle, la plus importante du monde, permet de faire classes et de s'inscrire, à peu de frais, les études les plus rapides, d'obtenir en un temps record tous les diplômes et situations.

- Milliers d'inégalables succès.
Demandez l'envoi gratuit de la brochure qui vous intéressera.
Br. 45.881 : Toutes classes, tous examens : 2^e degré de la 6^e aux Lett. sup. et Math. spé.; Bacc., B. E., P. C. I. 1^{er} degré ; de la section prépar. aux cl. de fin d'études, C. E. E., Brevets, C. A. F., Cl. des Collèges tech., C. B. d'ens. ind. et commerc. Bacc. tech.
Br. 45.889 : Licences (Dr., Sc., Lettres).
Br. 45.890 : Bacheliers d'Études.
Br. 45.885 : Fonctions publiques, E. N. A.
Br. 45.890 : Les emplois réservés.
Br. 45.886 : Indust., Trav. publ. C. A. P.
Br. 45.893 : Carrières de l'Agriculture.
Br. 45.882 : Compt., Sténodact., C. A. P.
Br. 45.891 : Orthog., Réd., Calc., Écritt.
Br. 45.894 : Anglais, Allem., Esp., Ital.
Br. 45.896 : Marine mil., Marine march.
Br. 45.890 : Aviation, Indust., aéronaut.
Br. 45.883 : Radio : dipl. offic., instruit.
Br. 45.892 : Dessin, Peinture, sculpture.
Br. 45.887 : Solif., Piano, Violin, Harm.
Br. 45.897 : Carrière du Ciné, Photogr.
Br. 45.884 : Cout., Coupe, Mode, Ling.
Br. 45.888 : Coiffure, Soins de beauté.
Br. 45.895 : Secrétariat, journalisme.

La liste ci-dessus ne comprend qu'une partie de nos enseignements, n'hésitez pas à nous demander conseils gratuits et efficace pour toutes études et carrières.

ÉCOLE UNIVERSELLE
PARIS, 59, Bd Esclapart - NICE, Chemin de Fabron - LYON, 11, Place Jules-Ferry.

GRANDIR
GRATUITEMENT
vous pouvez à tout âge allonger belle, jeune, jusqu'à 16 cm. avec nouveau traitement secret. Appareil orthopédique SUPER-STALLO et MARC. SC. POUSSETTE VITALE. Résultat étonnant. Note F. contre 30 fr. MAILLE, GAZELLE, DORVILLE, 2, rue de Valenciennes, PARIS 10. UNIVERSAL O.S. 4

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE
Si vous êtes né entre 1899 et 1939, env. sans frais et à 1 kmbrs par frais. Prévions importantes : amour, argent, bonheur. NOVARO (Serv. F.), B. P. 18, COLOMBES (Seine).

Apprenez à DANSER
Seul, en quelques heures, danses en vogue et claquettes. Not. c. env. timb. RIVIERA-DANSES, 4-3, rue Pastorelli, Nice. Méthode facile, succès garanti.

l'HYPNO - Magistérie
peine et qui, jour après jour, vous vances de succès dans la vie. Broch. gratis. Prof. F. M. MATIGAN, Le Teil-d'Arèche (Timbre).

GRANDIR
RÉPONSEMENT à tout âge, allonger belle, JAMES SEULES jusqu'à 16 cm. avec nouveau traitement secret. Appareil orthopédique SUPER-STALLO et MARC. SC. POUSSETTE VITALE. Résultat étonnant. Note F. contre 30 fr. MAILLE, GAZELLE, DORVILLE, 2, rue de Valenciennes, PARIS 10. UNIVERSAL O.S. 4

POUR TOUTE LA PUBLICITÉ
s'adresser à :
AGENCE DE DIFFUSION ET DE PUBLICITÉ
1, rue des Italiens, PARIS
Tél. : PROVENCE 74-54.

20^{frs.}

MON
FILM

Henri Vidal
(photo CODO-CINEMA)